

J. LASTÉRADE*

***L'internationale*, organe de l'Union communiste, n° 38, juin 1938**

Défaitisme révolutionnaire

Il semble que ce soit du rabachâge que de revenir sur cette formule dont on a tant usé dans les milieux communistes, chaque fois qu'il s'agissait de la question de la guerre. Pourtant en pleine atmosphère d'Union sacrée, et devant le danger d'une nouvelle guerre impérialiste, il n'est pas inutile de raviver certains mots d'ordre qui ont été le monopole d'un parti devenu aujourd'hui le plus actif facteur d'Union sacrée.

Ce n'est évidemment pas aux staliniens que nous voulons rappeler la valeur du défaitisme, mais c'est à ceux qui, tout en se réclamant du marxisme, sont prêts à trouver mille raisons pour rejeter une formule qui va à l'encontre de leurs positions opportunistes.

L'acharnement qu'a mis Lénine à défendre ce principe politique a souvent été mal interprété; bien des militants n'ont vu dans le «défaitisme révolutionnaire» qu'une formule outrancière, paradoxale, et tout en l'adoptant, n'ont pas aperçu qu'elle résumait tout ce qu'il y avait de divergences entre les «patriotes» ou «demi-patriotes» et un courant révolutionnaire naissant. Pourquoi, demandent certains, insister sur la défaite de notre bourgeoisie, comme si cela était, en tant de guerre, le but principal de la classe ouvrière et non la révolution?

D'une façon générale, il faut répondre à cela que ce ne sont pas les discours sur la révolution en général qui comptent dans la lutte contre le courant d'Union sacrée, mais que ce sont les positions politiques concrètes, sans ambiguïté, qui dévoilent le caractère des phrases démagogiques et sentimentales, employées par les capitulars pour faire accepter la guerre à la classe ouvrière. Expliquons-nous.

Nous allons rapidement rappeler à quelle argumentation se livraient les socialistes de 1914 et comment seul le mot d'ordre du défaitisme y répondit péremptoirement; nous verrons ensuite pourquoi, aujourd'hui encore, il faut insister sur le défaitisme et comment cette formule coupe court à toutes les argumentations et «tactiques» opportunistes concernant le danger fasciste international et la situation de l'U.R.S.S.

* Pour l'activité révolutionnaire de Jean de Lastérade de Chavigny, voir notre biographie sur le site "Bataille socialiste" : <https://bataillesocialiste.wordpress.com/2015/03/07/lasterade-1910-1986/>

Un succinct et honnête résumé de l'histoire et des positions de l'Union communiste sur wikipedia : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Union_communiste_\(groupe\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Union_communiste_(groupe))

Voir aussi : H. Chazé, *Chronique de la Révolution espagnole, Union communiste (1933-1939)*, Spartacus, Paris, 1979; et *Militantisme et responsabilité*, Échanges et mouvement, Paris 2004.

Pendant la guerre de 1914-18

La base politique principale sur laquelle se sont développées toutes les trahisons en 1914, partait de l'opportunité de choisir entre belligérants. Les social-patriotes, de ce côté-ci comme de l'autre de la frontière, jugeaient leur propre gouvernement comme le plus injustement menacé, et celui d'en face comme le plus belliqueux et le plus despotique. Seule la formule du «défaitisme révolutionnaire» plaçait la lutte contre la guerre sur son terrain de classe, éliminait toutes les tergiversations sur le caractère plus ou moins progressif de tel ou tel État.

En France, parmi les courants résistant à la guerre et l'Union sacrée, les conceptions n'aboutissaient guère pratiquement qu'à réclamer la «cessation des hostilités» et la «réconciliation des peuples».

On essayait de justifier cette attitude par des considérations tactiques et en se basant sur le désir réel des masses, au front et à l'arrière, de voir le massacre se terminer. On voyait seulement là la première phase de la lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie. Il faut reconnaître que cette propagande pour la paix devenait automatiquement une action contre la bourgeoisie qui, elle s'efforçait de noyer les mécontentements dans une psychose belliqueuse ardemment entretenue.

Il n'en reste pas moins que cette lutte ne constituait pas un moyen efficace de détruire ou de démasquer les illusions, les mensonges concernant les responsabilités et les mobiles du massacre; c'était enfin créer une diversion vis-à-vis de la seule solution efficace et soutenable : le renversement du régime capitaliste.

La plupart des «résistants» adoptaient bien en paroles la formule «L'ennemi est dans notre pays!», mais il semble que ce fut fait avec une conviction très mitigée, comme le montre la phrase suivante d'un des leaders :

«Nous ne pousserons pas le doctrinarisme jusqu'à affirmer qu'il y aura des guerres tout le temps que durera le régime qui les engendre.» (Dumoulin, d'après Rosmer)

Ne doit-on pas voir dans cette phase la véritable base de l'attitude pacifiste des résistants français ? Avec une telle conception, la lutte n'était-elle pas automatiquement orientée vers l'espoir de pousser l'impérialisme à devenir plus sage, à renoncer à ses buts de classe; n'était-ce pas détourner l'action vers la recherche de compromis diplomatiques et non vers la lutte de classe pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile? Que signifiaient alors, mêmes des manifestations, mêmes des grèves avec une telle perspective?

En définitive, cette lutte pour la paix ne devait aboutir qu'à renforcer l'oeuvre de tromperie que les impérialismes entreprirent dès la fin des hostilités au nom du pacifisme, de la S.D.N, etc., pour cacher les inévitables mobiles de classe qui avaient engendré le massacre et qui en préparaient d'autres.

Quant à l'espoir d'amener les gouvernements à terminer la guerre «sans annexion, ni conquête», qui ne nous dit qu'il ne signifiait pas surtout le désir de ne pas heurter le sentiment nationaliste des ouvriers des deux camps, en promettant d'empêcher toute atteinte à leur patrie; en tout cas, c'était une

illusion des militants qui, quoiqu'ils aient pu affirmer, n'étaient convaincus qu'à moitié de la vraie signification de la guerre. Seul le renversement du régime pouvait aboutir à la paix, et à la paix sans annexion, c'est finalement et toujours à cela que conduit toute réflexion sur les moyens de lutter contre la guerre. Viser à la révolution, non pas à la révolution en paroles, mais à la lutte révolutionnaire, avec toutes ses conséquences : la plus immédiate et la plus concrète étant l'affaiblissement de son propre État non seulement sur le plan intérieur, mais en face des armées adverses.

Mais les «résistants» acceptaient-ils de favoriser la victoire de l'Allemagne ? Verraient-ils d'un cœur léger, les armées allemandes envahir Paris ? C'est à cela qu'il fallait répondre sans tergiverser, c'est cela qu'il fallait accepter, c'est à cela qu'il fallait concourir pour mener une action de classe efficace contre la guerre.

"Mais, objecte-t-on, on peut bien pousser cette action (action de classe, grèves, fraternisations, etc.) au "maximum", sans adopter ce point de départ (le défaitisme)". («Le Mouvement ouvrier pendant la guerre" Rosmer).

Précisément non! Lorsqu'on se concerta pour une action, il faut préalablement être d'accord sur ses conséquences, et cette condition préalable contient toute la signification de la lutte. Le défaitisme mettait donc carrément à l'épreuve la «résistance» des militants souvent imprégnés d'idéologie démocratico-bourgeoise et nationale. Mais au fait qu'elles auraient donc pu être les raisons de craindre cette promesse préalable d'aller jusqu'au bout ?

«La presse l'utilise (le mot «défaitisme») pour égarer, effrayer. Inutile de lui apporter du renfort si ce n'est pas absolument nécessaire.» - Rosmer.

C'est là reconnaître parmi les masses une psychologie patriotique, qu'on excitait par une propagande ardente contre les défaitistes, le plus souvent inexistants; ou bien on lui faisait des concessions en espérant détruire le chauvinisme tout en le flattant; dans le cas contraire, on affronte ouvertement et systématiquement le courant d'Union sacrée. À l'accusation de défaitisme, le mouvement révolutionnaire répond «Oui!». C'est cela lutter réellement contre l'ennemi qui est dans notre pays, c'est cela travailler à la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile.

Quant à insinuer que pour Lénine il était facile de prendre une telle position parce qu'il était en pays non-belligérants et en dehors de l'atmosphère d'Union sacrée, c'est peut-être faire aveu qu'on résistait mal au courant, mais en tout cas c'est loin d'être un argument contre le défaitisme.

Pourquoi aujourd'hui encore le défaitisme ?

24 ans après la trahison massive d'août 14, l'Union sacrée s'est reconstituée. Et même dans les groupes qui se proclament héritiers de Lénine, elle se prépare avant même que soient déclenchés le massacre et la répression policière qui l'accompagne nécessairement. Des opinions se précisent en effet qui signifient une communauté d'idée entre les capitalistes fauteurs de guerre et les militants dits «d'avant-garde». Que ce soit à propos de la lutte contre le fascisme international ou à propos de la sauvegarde des vestiges de la Révolution d'octobre, les militants s'appêtent à faire un choix entre les deux camps belligérants. Il est à ce sujet intéressant d'examiner l'attitude des trotskystes en face de la guerre de Chine, qui nous éclaire bien sur la façon dont on peut faire

l'Union sacrée par voie détournée : la lutte contre la bourgeoisie nationale, les bolcheviks-léninistes ne l'oublient pas, mais la limitent à la critique des opérations militaires et à la réclamation des réformes démocratiques.

La transformation de la guerre contre le Japon en guerre d'émancipation, les trotskystes n'y renoncent pas non plus, mais ils appellent pour le moment les ouvriers du monde entier à soutenir Tchang-Kai-Chek. Repoussons d'abord l'envahisseur, disent-ils, et nous réglerons ensuite le sort de notre bourgeoisie. Demain, avec le même vocabulaire «marxiste», l'on se dressera contre les armées du fascisme hitlérien qui auront passé le Rhin.

Les arguments ne manqueront pas pour prouver que la victoire fasciste créerait en France des conditions telles que le mouvement révolutionnaire serait anéanti pour de nombreuses années.

Bien sûr, on «exigera» la démocratisation de l'armée et on accusera au besoin la bourgeoisie française de saboter la lutte militaire contre Hitler. Enfin, nos «marxistes» ne manqueront pas de promettre la transformation de la guerre en guerre civile, mais dès que l'envahisseur sera repoussé. À propos de l'U.r.s.s., la même démagogie, la même dénonciation de la bourgeoisie française qui «trahit» l'Union soviétique.

En face de toute cette argumentation destinée à masquer la réalité d'une capitulation, il est plus que jamais nécessaire de reprendre comme point de départ, comme critère révolutionnaire la fonnule du défaitisme. À ceux-là mêmes qui se réclament de la révolution mondiale et du léninisme nous demandons : avant toute chose, êtes-vous prêts à lutter pendant les offensives des armées de Hitler contre votre gouvernement, à l'affaiblir jusqu'à sa dislocation en présence de l'invasion des armées adversés, êtes vous prêts à utiliser les défaites militaires de votre bourgeoisie, à y concourir pour accélérer encore sa désagrégation sur tous les plans? Etes-vous prêts à avoir la même attitude si les défaites et l'invasion concernent l'U.R.S.S.et l'Espagne ? À cela, il faut répondre catégoriquement, sans condition, sans s'occuper de ce que feront les ouvriers de l'autre côté. Aucune confiance, aucune collaboration ne peut être accordée à ceux qui répondent par des considérations «tactiques» et d'«opportunité».

Malheureusement, dès aujourd'hui, bien des groupes dits «révolutionnaires» ont répondu par la négative ou prennent une attitude qui a la même signification. Les sondages de la bourgeoisie pour éprouver les résistants commencent déjà après avoir mêlé au Mur des Fédérés les drapeaux tricolores aux drapeaux rouges, le Front Populaire vient cette année de donner l'autorisation aux trotskystes du P.O.I. de prendre place dans le cortège, à condition qu'ils renoncent à leurs critiques et qu'ils se contentent de bêler comrrle tout le monde contre la vie chère et contre les cagouards. Nos trotskystes acceptent de grand coeur et publient que ce sont là les seuls mots d'ordre qu'impose la situation; ils ont signé ainsi, sans en avoir clairement conscience, une promesse de respecter l'Union sacrée.

*

* *

Pour que cette critique soit complète, il nous faudrait répéter ce que nous avons

tant de fois écrit sur le caractère impérialiste de la guerre qui se prépare; nous devrions rappeler comment le Front populaire, avec l'approbation des staliniens eux-mêmes, a cherché à conquérir l'alliance mussolinienne, ce qui démasquait bien le seul but impérialiste de la guerre qu'on nous prépare au nom de la lutte contre le fascisme; il nous faudrait montrer quels intérêts capitalistes les démocraties ont à défendre en Europe centrale, dans les colonies, en Asie, etc. Enfin, il serait utile de montrer que les avantages recherchés par Hitler, dans quelque endroit que ce soit, sont exactement a les mêmes avantages impérialistes que ceux que les «démocraties» ont obtenus dans le passé par la violence et les armes.

La défaite comme but

Dans ce qui précède, nous avons essayé de préciser la valeur du défaitisme en tant que condition préalable indispensable à toute lutte pendant la guerre, à toute action en vue de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Mais pour Lénine, il y avait dans le défaitisme révolutionnaire, en plus de ce principe politique, la volonté clairement affirmée de provoquer la défaite de son gouvernement par tous les moyens : autrement dit, la défaite en soi et pour soi devait être un but à atteindre et pas seulement une conséquence logique de la lutte de classe poussée au maximum :

«Cette transformation croissante de la guerre impérialiste en guerre civile n'est pas possible s'il ne se produit pas une série d'insuccès et de revers militaires atteignant le «gouvernement que frappent d'autre part les classes opprimées par lui.

«L'on ne doit pas tendre vers le renversement de la bourgeoisie, si l'on ne souhaite la «défaite du gouvernement, si l'on ne concourt à cette défaite.»

Contre le courant – Lénine

Zinoviev à ce propos rappelait comment dans la guerre russo-japonaise les socialistes et la bourgeoisie libérale, non seulement ne craignaient pas, mais souhaitaient la défaite du tsar, dans l'espoir de voir sa domination ébranlée. Effectivement d'ailleurs cette défaite a donné naissance à une grande recrudescence de la lutte révolutionnaire.

On a rappelé souvent encore que c'est la défaite de la France et l'invasion étrangère qui ont provoqué le mouvement révolutionnaire de la Commune de Paris, alors qu'aucun mouvement révolutionnaire n'avait existé pendant toute la durée de la guerre.

La première partie de cet article contribuait à combattre ceux qui dénaturent la profonde portée politique du défaitisme révolutionnaire, en le ramenant étroitement à des actes anarchiques visant exclusivement à provoquer les revers militaires et la défaite de «notre» gouvernement. Ce chapitre, au contraire, tendra à critiquer ceux qui acceptent le défaitisme comme condition préalable et comme conséquence logique de l'action révolutionnaire en temps de guerre, mais refusent de provoquer des actes spécialement destinés à amener les revers militaires de notre bourgeoisie.

Pourquoi veut-on la défaite ?

La défaite d'un pays ne conduit certes pas obligatoirement à la révolution; c'est

là une vérité de La Palisse. Car toute guerre a un vaincu, et jusqu'à présent les révolutions n'ont pas été aussi nombreuses que les guerres, il s'en faut! La victoire d'un pays, d'autre part, n'exclut pas forcément que la lutte révolutionnaire doive y être nulle; ce n'est pas un argument de dire que l'Italie a connu après la dernière guerre comme un grand remous révolutionnaire quoiqu'étant un pays vainqueur (voir Rosmer : "Le Mouvement ouvrier pendant la guerre"). On peut assurer que ce n'est pas la victoire en elle-même qui a produit cette agitation sociale.

La grande valeur du défaitisme, c'est de placer la lutte contre la guerre sur le terrain de la solidarité internationale du prolétariat; la défaite d'un pays, en favorisant l'action révolutionnaire, a des répercussions chez le vainqueur lui-même. L'exemple de la Révolution d'octobre sur les pays vainqueurs comme sur les vaincus, en Italie comme ailleurs, a eu une influence considérable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la défaite d'un gouvernement crée les conditions les plus favorables pour la lutte révolutionnaire des masses, par l'épuisement des forces répressives par la panique et le chaos qui en découlent. Chacun sait encore qu'au contraire les succès et la victoire redonnent au courant patriotique une nouvelle recrudescence et font oublier souvent les mécontentements et les souffrances imposés par la guerre. Personne ne peut nier que le "moral bas", comme disent les militaires, est la condition la plus favorable pour la pénétration des conceptions révolutionnaires, et pour la rébellion contre les responsables de la guerre.

La défaite de la France, par exemple, serait la douche la plus efficace pour refroidir l'ardeur patriotico-antifasciste des masses, et le défaitisme en France serait incontestablement le moyen le plus sûr de ramener à la conscience de classe les masses ouvrières allemandes et de les dresser contre Hitler. Le fait que la classe ouvrière dans un pays a contribué volontairement à la défaite de celui-ci peut détruire le sentiment de "fierté nationale" des ouvriers du pays vainqueur, sentiment grâce auquel le gouvernement vainqueur renforcera sa domination.

Si la lutte de classe à laquelle on pousse en temps de paix, est réalisée pendant la guerre, les ouvriers d'en face comprennent déjà que ceux qui dirigent la guerre ne sont pas d'accord avec ceux qui la font. Mais si, allant plus loin encore, les ouvriers sabotent et entravent directement, volontairement les opérations militaires de leur gouvernement, ceux d'en face comprendront tout de suite que les soldats des armées adverses ne sont pas des ennemis mais des frères et qu'il faut diriger ses armes dans une autre direction.

En conclusion, les révolutionnaires, en provoquant les revers militaires, aboutissent à deux résultats :

1. Ils contribuent à créer l'atmosphère qui accompagne toute défaite, c'est-à-dire la panique et le découragement favorable à la propagande et aux actes révolutionnaires.
2. Ils montrent aux ouvriers d'en face qu'ils ne sont pas des ennemis et favorisent la fraternisation.

La grande question qui reste à résoudre est celle-ci: quelle pratique, quels actes

précis peuvent arriver à ces résultats, et dans quelles conditions sont-ils réalisables ?

La pratique du défaitisme

Comme toute lutte révolutionnaire organisée, l'action défaitiste ne peut être conçue sans liaison avec la maturité révolutionnaire de la classe ouvrière. Ses actes décidés et exécutés d'une façon individuelle ne prennent pas en considération le rapport de force entre la bourgeoisie et le mouvement révolutionnaire existant; ils ne peuvent, de ce fait, que favoriser la répression et sans aucun profit pour le but recherché. De même qu'on ne conseille pas systématiquement aujourd'hui la grève dans les usines d'armements, ainsi demain, pendant la guerre, l'on ne pourra envisager la grève des cheminots et des métallurgistes, par exemple, que dans la mesure où les ouvriers auront engagé une lutte d'envergure et seront prêts à riposter à la contre-attaque policière de l'État bourgeois.

Chaque geste ouvrier destiné à saboter les efforts de la bourgeoisie dans sa lutte impérialiste, doit apparaître comme une émanation de la guerre civile, comme la négation de tout nationalisme et de toute solidarité avec son gouvernement. Plus le mouvement révolutionnaire sera étendu, plus les actes défaitistes auront de portée vis-à-vis des soldats du camp opposé, plus ces actes seront réalisables et devront être multipliés.

Il faut bien se rendre compte que ce défaitisme ne sera guère possible que lorsque le massacre aura déjà produit un grand mécontentement et permis le développement d'une agitation révolutionnaire, le travail révolutionnaire lui-même ayant passé pendant un temps plus ou moins long à une phase clandestine. C'est finalement au moment où le prolétariat aura acquis assez de conscience et de force pour se mesurer ouvertement avec la bourgeoisie, que les actes défaitistes atteindront toute leur ampleur; le gouvernement sera coincé entre les offensives ennemies et les assauts de la classe ouvrière; les défaites militaires du gouvernement s'ajouteront aux défaites du patronat et de la police dans le domaine des grèves et manifestations. Les arrêts provoqués dans la fabrication des armes, le sabotage des transports de vivres et de munitions provoqueront la défaite et la panique sur le front et à l'arrière. L'invasion des armées étrangères et la nécessité pour la bourgeoisie de demander lamentablement la paix à l'État ennemi, achèveront de créer les conditions les plus favorables pour la révolution prolétarienne. Quant au gouvernement vainqueur, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'il y a grand danger à laisser trop longtemps ses soldats au contact du mouvement défaitiste et révolutionnaire du pays envahi et vaincu.

Sur un plan plus sentimental, on ne peut pas s'empêcher de penser que les ruines et l'extermination massive qui résulteraient de l'épuisement de la production d'armements des deux blocs de pays opposés (ce qui est la cause ordinaire de la fin d'une guerre) nous font un devoir impérieux de tout mettre en oeuvre pour que la défaite de notre gouvernement soit accélérée et soit due autant et davantage à la lutte révolutionnaire qu'à la destruction provoquée par l'adversaire.

Conclusion

Pour les staliniens qui liront ces perspectives défaitistes, il ne fera aucun doute que nous sommes des agents de Hitler; aussi avons nous clairement conscience que les balles qui ont abattu les poumistes et les Amis de Durruti en Espagne, nous seront à plus forte raison destinées dès que l'Union sacrée aura donné aux Thorez, Duclos et cie le pouvoir légal nécessaire.

Les flics de réserve, formés à l'école du GPU seront le principal rempart de la bourgeoisie contre le mouvement révolutionnaire qui naîtra dans le chaos du massacre mondial; mais cette armée ignoble de la répression se verra encore renforcée par les trahisons déguisées, par l'inertie et l'hésitation de tous ceux qui acceptent de participer à la propagande contre le danger du fascisme international et pour la défense de l'U.R.S.S. Car il faut bien le dire, si, pour les staliniens nous semblons des agents de Hitler, nous passons pour des fous aux yeux des pivertistes, des trotskystes, des anarchistes qui réclament et réalisent chaque fois qu'ils le peuvent le Front unique avec Jouhaux, Thorez et Co.

Ceux qui font le Front unique avec le drapeau tricolore au Mur des Fédérés (pivertistes, trotskystes), ceux qui réclament un gouvernement Blum-Jouhaux-Thorez (P.C.I), ceux qui se solidarisent avec Tchang-Kai-Tchek ou avec Prieto-Negrin, combattront sur un autre front et pour une autre cause que nous, qui pousserons au défaitisme devant les armées de Hitler, Mussolini ou de tout autre ennemi. Il n'y a en effet pas de milieu, même si les positions réelles se cachent au milieu de phrases confusionnistes : on collabore avec Jouhaux et Thorez, sinon on les combat par tous les moyens et en tout temps; on veut la défaite de "son" pays, sinon l'on ne souhaite que celle de l'"ennemi"; on proclame que l'ennemi est dans notre pays, sinon on hurle au «danger de l'hégémonie hitlérienne.» Quant à nous, nous ne crions pas contre Daladier et contre Hitler, mais contre Daladier, Blum, Thorez et Jouhaux; c'est cela que signifie "L'ennemi est dans notre pays!"

C'est une démagogie et une tromperie ignobles que de dire : nous sommes pour le défaitisme révolutionnaire si dans le même temps on désigne aux masses ouvrières comme un danger l'ennemi contre lequel la bourgeoisie prépare la mobilisation; si, en cas de conflit, on s'apprête à se solidariser à l'un des pays, Espagne, URSS, Chine qui feront partie des blocs impérialistes.

Nous n'acceptons aucun compromis entre l'antifascisme patriote et la guerre civile; nous voulons la défaite de notre pays; les discours, les mots d'ordre ultra-gauches ne parviendront pas à masquer la position de ceux qui n'osent ou ne veulent pas se prononcer clairement.